

ÈVE

IL DOIT ÊTRE TÔT, «pourquoi si tôt?», me demande-t-elle parfois de sa voix endormie. Alors j'attends un peu, je reste là, tranquille, à regarder la nuée d'oiseaux immobiles qui flottent au-dessus de moi. J'aime particulièrement le rouge. D'ordinaire, quand le groupe reprend son vol circulaire et que ce beau rouge passe à l'aplomb de mon visage, j'agite frénétiquement les bras pour essayer de l'attraper. J'adore son œil noir et brillant, le renflement vermillon de son ventre et cet air un peu espiègle qu'il a en me regardant. C'est Greg qui m'a offert ce mobile, parce que se réveiller chaque jour en suivant les oiseaux des yeux, m'a-t-il promis, c'est l'assurance d'une vie légère et aventureuse. Grand-mère a fait la moue et l'a trouvé *inadapté*, s'inquiétant de ces plumes véritables que je pourrais suçoter, qui pourraient m'empoisonner. Maman a haussé les épaules.

J'aime le bruit de la clé mécanique qu'elle remonte après m'avoir précautionneusement déposée dans mon

lit. Je fais en sorte qu'elle s'y reprenne, qu'elle y revienne, deux fois, trois fois, même si je sais que cela ne l'amuse pas toujours. Elle aimerait bien que je m'endorme vite, que je la libère de ce rituel usant, tourner, s'éloigner sur la pointe des pieds, tirer doucement la porte qui grince, rentrer à nouveau si je décide de pleurnicher, tourner, s'éloigner sur la pointe des pieds... J'en profite un peu, il est si doux ce petit manège.

Au réveil, c'est autre chose. Je me lasse vite de contempler les volatiles arrêtés et, pour tout dire, je ne serais pas plus heureuse s'ils se remettaient à voler. C'est le matin, j'ai faim. Je tente de me retenir d'appeler, je me concentre sur mon bel oiseau cramois, mais mon estomac se tord et me fait mal. Presque malgré moi, je commence à geindre, un son discret mais constant, une tendre plainte. Il ne faut pas longtemps avant que je l'entende se lever, je continue de chouiner quelques secondes, pour la forme, car elle arrive. La voilà qui pousse la porte d'un grand geste et s'approche, les yeux gonflés, les cheveux en pétard, le peignoir à peine noué. Je cesse sur-le-champ de gémir et lui présente gracieusement mes deux dents. «Je me lèverais toute ma vie aux aurores, m'a-t-elle dit un jour, si tu m'accueillais toujours avec ce si beau sourire», alors je m'applique.

Elle se penche et m'attrape avec une infinie délicatesse. Doucement, elle me serre contre elle et je plonge dans la chaude odeur de sa nuit. Nous ne faisons qu'une à nouveau, mon visage dans son cou, ses lèvres sur ma peau. Je l'entends murmurer son amour, je ferme les yeux un instant, bref, puis romps notre béatitude en gigotant. J'ai faim et les effluves de sa chair ne me comblent pas. Elle me cale alors sur sa hanche et nous allons ensemble dans la cuisine. Elle a préparé la veille le dosage de lait en poudre et d'eau minérale qu'il va lui suffire de mélanger puis de réchauffer. Je m'agite, je halète bruyamment, remuant bras et jambes tel un pantin devenu fou. Ça la fait rire, elle dit «ça vient, ça vient...», s'allonge à demi sur le canapé, tire le plaid sur ses jambes découvertes, et puis ça vient, le liquide tiède dans ma bouche, dans ma gorge, qui déborde, elle a mal réglé la tétine et me l'arrache sans prévenir pour diminuer le débit. Je suis sur le point de hurler, le pis en plastique me rebouche le clapet. Je tête avec ardeur, cela produit une mélodie rythmée, monocorde et ronde qui la plonge dans la torpeur. Je la sens relâcher son étreinte, je vois sa tête s'incliner jusqu'à venir reposer sur le coussin jaune. Je m'étale entre ses bras, complètement relâchée, seules ma bouche et ma langue s'activent. Quand je suis